

# la femme africaine et la modernité

*Aujourd'hui, la jeune mariée prend possession  
de sa nouvelle demeure. Parmi les présents qu'expose tour à tour  
sa famille, du bois, une cuisinière à gaz.  
« La tradition et la modernité », lance une voix derrière moi.  
La formule m'a frappée.  
Non seulement par son adéquation à la situation présente,  
mais parce qu'elle résume admirablement  
les cérémonies qui ont marqué les différentes étapes de ce mariage :  
dot en argent et en nature à la famille paternelle de la fiancée;  
avance sur la dot à la famille maternelle;  
festin offert en retour  
à la famille du fiancé;  
mariage à la mairie,  
suivant un code civil proche parent du code Napoléon;  
bénédiction nuptiale à l'église catholique,  
entrée de la mariée dans son nouveau foyer.  
Un pas en avant, un pas en arrière...  
Emancipe-toi, mais n'oublie pas les Ancêtres.  
La cuisinière et le bois. Modernité et tradition.*

Au commencement étaient les Ancêtres. Et les Ancêtres nous légèrent la tradition : « Bukulu boo'bwa babikila ». Ça ne s'explique pas. Ça ne se discute pas : « C'est ce que nous ont légué les Ancêtres ».

Vint la conquête coloniale. Et voilà l'Afrique plongée de force dans la technique, la « Civilisation » avec un grand C. La tradition est rompue. S'imposent les contacts avec les valeurs occidentales. C'est dire que pour un Africain, civilisation technique et civilisation occidentale ne font qu'un et que l'innovation du monde moderne, la modernité, se confond nécessairement avec l'envahissement de la culture étrangère.

Qui profite de la « situation coloniale » ? (1) Les colonisateurs, bien sûr. Mais les Africains n'ont pas le choix. Ils doivent, bon gré, mal gré, assimiler l'innovation, s'adapter à la modernité. C'est-à-dire accepter le démantèlement de leur société et sa transformation en une société dite de type moderne, que symbolisent l'administrateur, l'instituteur et le curé : le pouvoir colonial et l'exploitation économique, l'aliénation culturelle.

(1) G. Balandier : *Société actuelle de l'Afrique Noire*, Paris 1971 PUF.

L'introduction de la modernité en Afrique, par les formes qu'elle emprunte détermine donc dès le départ une situation conflictuelle peu favorable à l'intégration de la modernité par les Africains. Car elle exige d'eux plus qu'une simple acceptation. Elle signifie souvent renoncement à soi : « L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin... Ce que je propose c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers qui nous ont défaits prennent en eux toute la place que nous aurons laissée libre. » (1).



Ces paroles d'acceptation lucide, Cheikh Hamidou Kane les a mises dans la bouche d'une femme. Une grande femme : la Grande Royale. Est-ce à dire que les femmes, dans cette aventure, aient été plus perspicaces que les hommes ? Non, assurément. Les Grande Royale ne courent pas les rues. Dans aucun pays. Et les femmes n'avaient aucune raison d'être mieux préparées que les hommes à assumer cette situation. A voir le retard des femmes par rapport aux hommes dans la société africaine d'aujourd'hui, on serait même tenté de croire qu'elles l'étaient plutôt moins. Mais dans quel pays du monde, les femmes n'accusent-elles pas de retard par rapport aux hommes ? En fait, le choc fut général et si profond, qu'il tira les femmes de leur foyer. Elles commençaient à « faire des choses qui ne sont pas dans nos

coutumes » (1). C'est-à-dire à adopter d'autres mœurs. Les mœurs importées de l'Occident moderne. La modernité.

Technologie moderne. Mœurs modernes. La modernité, c'est incontestable, influence la vie de la femme africaine. Jusqu'à quel point ? La Grande Royale revenant aujourd'hui au pays des Diallobé, aurait-elle le sentiment d'être bien morte en ses enfants et petits-enfants, et d'avoir été complètement remplacée en eux par les étrangers ? Dans quelle mesure la modernité a-t-elle atteint la femme africaine ? Peut-on parler d'une femme africaine moderne ?

## les belles

« Ngo'o Congo ya biso e  
Bana basi bayebi kolata  
Ngo'o Congo ya biso e  
Bana basi bakomi kitoko. »

« Dans notre Congo, les femmes savent s'habiller. Les femmes sont plus belles » chantait déjà Léon Bukasa dans son « Congo moderne » de 1957. Près de vingt ans plus tard, c'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprime le président Valéry Giscard d'Estaing, lors des Journées internationales de la Femme en mars 1975 : « Les femmes sont plus belles, plus instruites, plus diplômées, plus cultivées !... »

Qu'on se trouve à Kinshasa, Paris ou Abidjan, ce qui frappe au premier abord chez les femmes, c'est une plus grande beauté. La beauté que procurent la santé, des toilettes plus élégantes, de meilleures conditions d'existence. Une vie plus facile en somme, due aux progrès de l'époque moderne. Pourtant, dès que l'on quitte l'aéroport et les grandes artères des capitales africaines pour s'enfoncer dans les quartiers, les villages, les discours, les chansons deviennent de moins en moins vrais. La mode africaine des tissus teints et des boubous a gagné l'Europe et l'Amérique, tout comme, quelques années auparavant, celle de la perruque et du pantalon avait, en sens inverse, conquis l'Afrique. Mais la paysanne africaine, elle, est demeurée en dehors du courant. La politique d'authenticité et les interdits qui, dans divers pays d'Afrique, frappent les mini-jupes et les perruques, ne la concernent pas. Et si la nuit au bord du Congo, les femmes de pêcheurs gardent leur transistor allumé, même pendant le sommeil, c'est peut-être pour ne pas rompre le seul fil ténu qui les relie à l'enchantement du monde moderne.

## les fétiches

Dans un monde où les techniques traditionnelles n'ont pas évolué, où les outils et les instruments de production sont restés ceux des Ancêtres, qu'est-ce en effet qu'un transistor, sinon un fétiche, dont on

(1) Cheikh Hamidou Kane : *L'Aventure Ambiguë*, Paris 1961, Julliard, p. 63-64.

(1) Cheikh Hamidou Kane : *op. cité*.



rêve et qui fait rêver ? Le signe d'une certaine réussite. D'un pouvoir d'autant plus mystérieux qu'il vient d'ailleurs : « Kumbu ya munu « Sardine ». Intu ya munu bikinaka na Mputu ». — « Je m'appelle « Sardine » — ma tête est restée en Europe », disent les enfants pour se donner de l'importance. On est d'autant plus important qu'on n'est pas tout entier là, en Afrique. Qu'une partie de soi se rattache à l'Europe tout comme le féticheur a un pied et un œil dans l'Autre Monde.

La modernité a atteint l'Afrique, mais elle l'a scindée en deux : une Afrique sans fétiches, une Afrique avec fétiches. Ceux qui s'affublent des fétiches de la modernité et les autres. Ceux qui croupissent. La majorité.

Dans l'Afrique avec fétiches, une infime minorité de femmes privilégiées, dont les beautés chantées par Bukasa, que conteste un autre chanteur, Franklin Boukaka, hostile aux artifices auxquels recourent les femmes-objets d'aujourd'hui :

Kala kala ozalaki kitoko  
yo mwasi ya Congo  
Boni obebi boye  
Yo mwasi ya lelo...

Autrefois, tu étais belle,  
Femme Congolaise.  
Comment as-tu pu te dégrader ainsi,  
Femme d'aujourd'hui ?

Bukasa n'est qu'un chanteur de la beauté; Boukaka était un militant. Suivant le point de vue politique où l'on se situe, les fétiches exercent donc un pouvoir différent. Certains sont sensibles au charme des femmes apprêtées, d'autres préfèrent une beauté plus naturelle, plus authentique. Les uns pensent que les fétiches sont un signe de progrès, les autres, qu'ils poussent à la consommation et retardent par conséquent le véritable progrès, le développement.

Quoi qu'il en soit, il est un fétiche auquel tous souhaitent accéder : c'est l'école. Le « Sésame ouvre-toi » de la modernité.

## l'école

« ...Les filles et les femmes du monde rural (qui jouent un rôle capital dans la production agricole) ou les filles urbaines non scolarisées n'ont aucune chance d'accéder au secteur moderne honnête » (1).

Ce qui est vrai pour le secteur moderne de l'emploi l'est également pour la plupart des autres aspects du monde moderne.

Pour les filles qui n'ont pas la chance d'accéder à l'école, une solution en général, vivre au « village » ou vivre la vie du « village », c'est-à-dire proche de la vie traditionnelle, avec cette différence que cette vie, même au village, n'obéissant plus aux mêmes impératifs, n'a plus aucun sens.

C'est pourtant le sort réservé à 90 % de la main-d'œuvre féminine en Afrique engagée dans l'agriculture, et à qui, comme dans la société traditionnelle, incombe la charge de nourrir le foyer, d'élever les enfants, etc. dans les prix et conditions que l'on sait.

Pour ces laissées pour compte de la modernité, une consolation, le transistor pour les endormir, et au plus profond du cœur, l'espoir d'une vie meilleure pour leurs enfants. Par l'école, bien sûr. Mais les espoirs ont-ils quelque chance de se réaliser ?



(1) Enquête sur les possibilités d'éducation, de formation et d'emploi offertes aux femmes en Côte d'Ivoire, UNESCO Paris, juillet 1974, p. 59.

## la porte étroite

La scolarisation des filles a suivi un rythme assez rapide entre 1960 et 1975, « ce qui a permis une réduction substantielle des disparités garçons/filles pendant cette période. De 34 % dans le premier degré en 1960, on est passé à 39 % en 1972. De 25,8 % à 30,4 % dans le second degré, de 16,9 % à 23,2 % dans le troisième degré.

Cependant malgré l'accroissement sérieux de la scolarisation en Afrique, la population non-scolarisée âgée de 6-11 ans s'est accrue de 30 millions, parmi lesquels 70 % de filles. « Sur les 32,6 millions non-scolarisés en 1972, 18,2 millions, soit 55,8 % étaient des filles...

L'école qui est pour l'Africaine la meilleure voie d'accès à la modernité se présente donc comme une « porte étroite » que franchissent essentiellement celles sur qui il pleut déjà.

D'une enquête menée par l'Institut d'Etudes du Développement Economique et Social (IEDES) en 1967 au Sénégal et au Niger sur l'accès en sixième, il ressort en effet que :

- les filles fréquentent plus que les garçons les établissements privés (payants);
- elles sont concentrées dans les régions les plus urbanisées et les plus favorisées (Sénégal : plus de la moitié au Cap-Vert; Niger : la quasi-totalité dans les départements de Niamey et de Zinder);
- dans les deux pays, les filles sont toujours plus souvent issues de milieu urbain que les garçons;
- ce sont toujours les filles des villes que l'on retrouve en majorité dans les établissements du second degré.



## l'aliénation

Instrument de la politique coloniale, l'école en Afrique est et demeure un élément d'alinéation culturelle, un facteur de déracinement, de dépersonnalisation. On ne dira jamais assez l'extraversion des élites africaines formées à cette école. Leur rôle néfaste pour le développement de l'Afrique : « ...L'intelligentsia formée par l'enseignement colonial n'est pas une intelligentsia nationale... De l'attrait de la culture étrangère au mépris de la culture nationale... il n'y avait qu'un pas » (1).

Malgré ces imperfections, l'école reste cependant la meilleure source d'émancipation pour l'Africaine. Mais suivant les niveaux atteints, les produits sont différents.

## le vernis occidental

Les chances d'accéder à un emploi pour une fille qui n'a que le niveau primaire sont assez minces : « Il y a certainement plus de possibilités d'acquérir un métier manuel pour un garçon sortant du CM2 avec le CEPE que pour une fille puisque même pour entrer au centre des métiers féminins, il faut avoir fait une 5e et passer un concours » (2).

Sa situation dépendra donc en grande partie du mariage qu'elle fera. Mais là aussi, la demande exige maintenant un niveau correspondant au moins au B.E.P.C.; ses chances sont donc assez faibles. Et comme elle ne retournera pas au village, elle végètera dans les quartiers, dans une ambiance assez proche de la vie du village. A moins qu'elle ne se prostitue pour forcer tout de même le destin et parvenir à l'aisance des belles de la chanson.

Au niveau secondaire, les chances d'attraper un emploi salarié se concrétisent.

C'est en effet à ce niveau que se recrutent :

- les infirmières : 91 % du total en Sierra Leone (3);
- les secrétaires : 50 % du total en Sierra Leone;
- les vendeuses : 37 % du total en Sierra Leone;

métiers essentiellement féminins, encore qu'en Afrique bien des hommes occupent encore ces postes.

A ce niveau, se fait le passage de l'autre côté de la barrière. Et pour bien montrer qu'on a franchi le pas, et se démarquer des autres, on le souligne par des tendances à l'occidentalisation d'autant plus superficielles qu'elles se veulent plus apparentes. C'est pourquoi, très souvent, à ce stade, les manifestations de l'occidentalisation restent d'ordre vestimentaire ou du domaine des mondanités.

(1) Abdou Moumouni, *l'Éducation en Afrique*, Paris, Maspéro, 1967, p. 67-68.

(2) *Enquête... Côte d'Ivoire*, p. 7.

(3) *Education, Training and Employment Opportunities for Women in Sierra Leone* UNESCO, Paris, 1974, p. 115.



D'autant plus que la lecture de « Nous-Deux » ou « Confidences » ne favorise guère l'approfondissement qui permettrait de passer des préoccupations futiles à une prise de conscience.

## les préjugés

Au niveau supérieur, les femmes sont encore victimes des préjugés qui dans toutes les sociétés entravent la femme et font qu'elle n'est pas encouragée.

— Il vaut mieux pousser les garçons que les filles parce que les filles peuvent être prises en charge par leur mari, alors que les garçons doivent compter sur eux-mêmes.

— L'éducation en élevant le statut social des femmes leur permet de faire des mariages plus avantageux. Cependant la plupart des hommes (73 %) et même des femmes (77 %) estiment qu'une femme n'a pas besoin d'atteindre le niveau universitaire. Le niveau idéal pour une femme étant à leur avis, l'école normale.

— Le travail des femmes à l'extérieur nuit à l'éducation des enfants.

— Bien qu'elle permette l'amélioration du statut économique du ménage, l'indépendance économique de la femme nuit à l'équilibre du foyer. « A majority of male respondents felt that, if women become economically independent, the harmony of their marriage and male domination of the home would be jeopardized ». (1).

On comprend dès lors pourquoi, malgré l'amélioration du taux de scolarisation d'ensemble, la participation des filles aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degrés demeure moins importante, et pourquoi leur orientation demeure aussi incohérente. Nous l'avons dit : 90 % de la main-d'œuvre féminine en Afrique se trouve dans l'agriculture. Mais il n'y a pratiquement pas de femmes dans les départements consacrés à l'agriculture dans l'enseignement. En revanche, les départements d'économie domestique sont envahis par les femmes. (2).

Le recrutement des étudiants dans les collèges de l'université de Sierra Leone par programme et sexes donne en effet les indications suivantes :

En sciences appliquées et agriculture, aucune femme.  
En enseignement agricole 2 femmes seulement.  
En économie domestique : 100 % de femmes.

## la solitude

C'est clair. Les filles qui arrivent à l'université sont livrées à elles-mêmes. L'instruction reçue à ce niveau pourrait leur permettre d'assimiler la modernité : faire

(1) « La majorité des hommes enquêtés ont ressenti que si les femmes deviennent économiquement indépendantes, l'harmonie de leur mariage et la domination masculine de leur foyer seraient mises en danger. »

(2) *Éducation... Sierra Leone*, p. 26 à 37.

siennes les armes de l'envahisseur, pour forger sa propre identité. Surmonter le déracinement, pour s'enraciner dans une culture africaine moderne et originale. Mais l'instruction reçue n'étant pas étayée par une éducation solide, on se trouve souvent devant des produits proches de ceux du niveau secondaire. Car sur qui les filles peuvent-elles compter pour consolider leur éducation ? Quel soutien peuvent-elles attendre de la société pour les aider à assimiler les apports de la culture occidentale acquise à l'école ou au contact des scolarisés ?

## les parents

Les parents n'osent plus intervenir dans l'éducation de leurs enfants. Ils s'abstiennent, se contentant de murmurer contre les Blancs et l'école qui ont sapé leur autorité sur les enfants. Si leur analyse se justifie en gros, il faut reconnaître quand même que les parents ne font pas toujours tout ce qui est en leur pouvoir pour éduquer et contrôler leurs enfants devant lesquels certains éprouvent un réel complexe du « sauvage » vis-à-vis du « civilisé ».

Et lorsqu'ils se signalent c'est parfois pour défendre leurs propres intérêts et exploiter leurs filles. Il faudrait en effet redresser ici certains préjugés qu'au nom d'une certaine Afrique idéale, on continue à nourrir sur la famille africaine. Dans la société traditionnelle, elle était respectable et respectée. Mais dans l'Afrique d'aujourd'hui, elle est loin d'être toujours exemplaire.

Dans la plupart des cas, c'est avec la complicité des parents que les jeunes filles se prostituent et ce n'est pas sans raison que certains auteurs ont pu parler de « proxénétisme familial » en Afrique.

Les liens du sang qui affermissaient la société traditionnelle se relâchent. L'africain d'aujourd'hui s'individualise.

## le parasitisme social

Si dans la société traditionnelle, la solidarité était l'un des fondements de la société, dans l'Afrique moderne, le gauchissement de cette solidarité aboutit aujourd'hui à un véritable « parasitisme social » (1) : impuissants à s'ajuster aux exigences de la société actuelle, les mal adaptés exploitent en fait les malheureux qui, tant bien que mal, tentent de s'adapter aux conditions de vie de l'Afrique « moderne ». Comme récompense à leur adaptabilité, ils n'ont que des devoirs envers les autres qui, eux, s'arrogent tous les droits. C'est ainsi que les interventions de la famille dans un ménage, par exemple, se font toujours au nom de la tradition, même si le ménage, lui, a choisi de vivre à l'occidentale.

(1) Ebenezer Ndjoh Mouelle : *de la Médiocrité à l'Excellence*, Édition Clé, Yaoundé, 1972.





## le vide juridique

En dehors de la famille, les autres Africains ne sont pas mieux intentionnés à l'égard de la femme : si elle choisit de s'occidentaliser, on la rebute, au nom de la tradition. Si au contraire elle se maintient dans la tradition, c'est une « sauvage ». L'équilibre est d'autant plus difficile à trouver que la société elle-même oscille entre les institutions traditionnelles et les institutions modernes, créant sur le plan juridique par exemple, le « vide juridique » dont parle Stanislas Melone (1). « Chacun appliquera, selon ses convenances, le droit qui lui conviendra. On n'hésitera pas à appliquer le droit colonial dans la mesure où il est favorable, à faire appel à la coutume si c'est elle qui l'est. » C'est si vrai que Raymond Deniel, au cours d'une enquête en Côte d'Ivoire, a rencontré des polygames dont un commerçant musulman qui, « après avoir rappelé l'interdiction édictée par la loi (concernant la polygamie en Côte d'Ivoire), ajoute : « Beaucoup d'hommes respectent ça, mais nous on connaît pas le papier et on s'en fout » (2).

## le vide économique

Il ne serait pas exagéré de parler de la même façon de « vide économique », au plan économique. Car si la monnaie a supplanté les cauris et le troc, l'économie de marché, l'économie de subsistance, rien n'a été entrepris pour organiser l'économie conformément aux besoins spécifiques des Africains : « La bureaucratie extravertie... est gestionnaire de la prospérité des ressortissants et du capital étrangers. Elle aide à exploiter les matières premières du tiers monde et, souvent, à dominer et humilier objectivement l'homme et les peuples techniquement démunis... Elle trouve, par sa position dans le système colonial ou néo-colonial des avantages matériels considérables, eu égard au niveau de vie de ses congénères » (3), qui eux, n'ont qu'à se soumettre et accepter l'exploitation.

## la jungle

Compte tenu de l'anarchie qui y règne, la société africaine se présente comme une véritable jungle. Et comme ce sont les hommes qui ont les commandes c'est encore plus qu'en Occident une société d'hommes. Le tout au nom de la tradition, bien sûr. Mais « les femmes admettent de moins en moins de fournir une main-d'œuvre gratuite (deux pagnes ne leur paraît pas un salaire convenable), alors que leur

mari garde l'argent de la récolte » (1) ou d'avoir seules la charge du foyer, lorsqu'elles travaillent. Et comme officiellement, l'Afrique a opté pour le modernisme, pour préserver une certaine façade on laisse se développer les tensions, en n'intervenant pas. Les époux n'ont qu'à régler comme bon leur semble leurs conflits internes.

## la façade

Mais l'égalité, elle, est bien affirmée dans tous les statuts, toutes les constitutions. Et c'est l'essentiel. Pour l'application, voyez vous-même ce qui vous convient le mieux.

Cependant, sur le plan public, un minimum de cohérence s'impose et en Côte d'Ivoire, par exemple, « il n'y a pas d'autres discriminations sexuelles pour l'emploi que celles héritées du modèle français, encore que les autorités essaient de les corriger » (2).

C'est ainsi que partout en Afrique, une minorité de femmes participent à la vie publique. Mais elles ne possèdent en fait aucun pouvoir réel, non seulement compte tenu de leur petit nombre, mais des incohérences qui caractérisent la société actuelle et qui font que les femmes sont souvent mises là pour la galerie. Pour faire croire à l'Occident qu'on n'a rien à leur envier. Le cas extrême dans ce domaine est illustré par ces femmes ministres illettrées dans des pays où la langue officielle est le français...

## en guise de conclusion

Une fois de plus, nous nous heurtons aux contradictions d'une modernité héritée de l'envahisseur : la nouvelle société africaine n'a ni le courage de rejeter les institutions héritées du colonialisme, ni l'imagination suffisante pour les adapter à ses besoins et forger ses propres instruments.

Autrefois, les Africains chantaient en travaillant, aujourd'hui, ils écoutent le transistor. Ils sont à l'écoute de l'Occident. Autrefois, ils créaient leurs fétiches, aujourd'hui ils sont « fétichés », aliénés, bloqués : ils consomment la modernité.

Etre moderne aujourd'hui en Afrique, c'est consommer et reproduire le modèle étranger. Mais comme dans le même temps, on rejette le modèle étranger pour avoir l'air de résister à la domination étrangère, on garde un pied dans la tradition et les contradictions n'en finissent plus. C'est l'histoire de ce camarade Togolais qui nous traitait d'assimilés, mes amis Congolais et moi, parce que nous aimions Mozart, et qui avait pour épouse une Française. Goûter la culture occidentale est un signe d'aliénation. Mais la vivre quotidiennement est sans doute un signe de libération, la preuve qu'on a surmonté tous ses complexes et

(1) Stanislas Melone : *La Parenté et la terre dans la stratégie du Développement Klincksieck*, 1972, p. 62.

(2) Raymond Deniel : « Images de la famille en Côte d'Ivoire », *Jeune Afrique* n° 75, 18 avril, p. 63.

(3) Pathé Diagne : *Pour l'Unité Ouest Africaine*, Anthropos, Paris 1972, p. 26.

(1) *Enquête... Côte d'Ivoire*, p. 3.

(2) *Enquête déjà citée*, p. 59.

dépassé « ces choses-là » : le tam-tam et la femme occidentale.

La société africaine reflète toutes ces contradictions et les répercute. Aux structures mentales, sociales, économiques et politiques traditionnelles, se sont superposées les nouvelles structures importées de l'Occident, sans le plus souvent, aucune intégration entre elles. Et les Africains vivent ballotés de l'une à l'autre.

Le flottement éclate surtout dans la condition de la femme qui ne parvient plus à se définir dans cette société démantelée et inorganisée.

Autant la femme africaine dans la société traditionnelle était prise en charge, encadrée, autant aujourd'hui, elle est livrée à elle-même, sans rôle bien défini dans la société. Il était facile, malgré les divergences de détail d'un pays à l'autre, de parler de la femme africaine, parce qu'il existait une civilisation africaine, une culture africaine. Aujourd'hui, il n'y a

plus ni femme africaine, ni femme moderne en Afrique parce qu'il n'y a pas de société moderne africaine et encore moins une civilisation africaine moderne. Il y a juxtaposition de cultures qui ne s'interpénètrent pas. Un éventail de femmes de toutes les nuances du traditionnel au moderne, qui passent de la cuisine au bois à la cuisine au gaz, et oscillent entre la tradition et la modernité pour rester au diapason de leur société.

Un pas en avant, un pas en arrière... La femme piétine parce que la modernité telle qu'elle s'est abattue sur l'Afrique, l'empêche de marcher. D'aller de l'avant.

**Mambou A. Gnali**  
**République populaire du Congo**